

VALENTINE. — Le sourire des vendeurs. Une toute autre coqueterie.

*Silence.*

A quoi penses-tu ?

PAUL. — La douceur de vivre. Tout le monde s'en mêle. Les fils de la Vierge à hauteur de visage d'hommes, le chant des capitales.

VALENTINE. — Tu ressembles à ces employés qui, à l'arrêt des trains, passent avec un marteau le long des roues.

PAUL, *distract.* — Je me suis souvent demandé quelle peut être en rapide et en amour la vitesse des mouches qui vont de la muraille arrière à la muraille avant du compartiment à couchette ou autre. (*Revenant brusquement à elle.*) Tu n'as pas froid ?

VALENTINE. — Quelle heure est-il ?

*Silence.*

Paul, mon bonheur est doux comme les oiseaux affamés. Tu peux jouer en baissant les paupières ou en fermant les poings. Je consens à être désespérée. J'ai tellement pensé à toi depuis l'autre jour !

PAUL. — Parle.

VALENTINE. — Les mots brillants que je voudrais dire filent au ciel comme les étoiles que tu regardais. Tu ne veux plus rire ? Lorsque tu es loin de moi, c'est ton rire que j'entends d'abord.

## SCÈNE II

FRANÇOIS *entre les mains tendues.* — Chers amis, je viens vous faire mes adieux. (*A sa femme.*) C'est dommage qu'une promenade à Genève ne vous ait pas tentée. Je ne me console pas de partir seul.

VALENTINE. — Mon ami, je suis si fatiguée.

FRANÇOIS. — Plus fatiguée ?

VALENTINE. — Oui. Des vertiges. Ma tête est comme ces appareils qui sonnent annonçant le prix de la marchandise achetée. Je suis perdue dans ces parages. Avant l'arrivée de Paul, un rayon de soleil tombant sur la plante verte me tenait en haleine comme un roman d'aventure.

FRANÇOIS. — Vous devriez prendre une tasse de tilleul avec du cognac. Quelquefois j'ai des malaises semblables. Eh bien, je me fais faire une infusion bien chaude de tilleul et j'y verse